

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 12 (1874)
Heft: 51

Artikel: Abran et lo menistrè
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-182960>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

« C'est de la Confédération que je veux parler : jamais homme n'a encore rien entendu de pareil. Ils ont singulièrement bien réussi ! Ils possèdent une sage et solide alliance. Je veux vous chanter la véritable origine, comment est née la Confédération.

» Un noble pays, vraiment bon comme l'amande, et qui se trouve enfermé entre des montagnes beaucoup plus sûrement qu'entre des murailles, c'est là qu'a, pour la première fois, commencé l'alliance ; ils ont sagement mené l'affaire dans un pays qui s'appelle Uri.

» Apprenez donc, chers braves gens, comment, pour la première fois, commença l'alliance, et ne vous en laissez pas ennuyer. Apprenez comment un père dut, de sa main, abattre une pomme placée sur la tête de son propre fils.

» Le bailli dit à Guillaume Tell : « Prends garde maintenant que ton art ne te faiblisse pas, et écoute bien ce que je te dis : Si tu ne la touches pas du premier coup, il t'en reviendra certes un petit profit, et cela te coûtera la vie. »

» Alors il pria Dieu jour et nuit de permettre qu'il touchât la pomme du premier coup. Cela pourrait les ennuyer si fort ! Il a eu, par la grâce de Dieu, le bonheur de pouvoir tirer, comme il l'espérait, avec tout son talent.

» Dès qu'il eut tiré son premier coup, il avait placé une flèche dans son pourpoint : « Si j'avais tué mon enfant, j'étais bien résolu, je te dis la vérité pure, à te tuer aussi toi-même. »

» Là-dessus se fit un grand choc. Alors se montra le premier confédéré. Ils voulaient punir les baillis qui ne craignaient ni Dieu, ni amis ; quand à l'un d'eux plaisait une femme ou une fille, ils voulaient dormir auprès d'elle.

» Ils usaient d'arrogance dans le pays. — Mauvais pouvoir ne dure pas longtemps. — C'est là ce qu'on trouve écrit. Voilà ce qu'ont fait les baillis du prince. Aussi a-t-il perdu sa seigneurie et a-t-il été chassé du pays.

» Je vous ai donc fait connaître la véritable origine. Tous jurèrent une fidèle alliance, les jeunes et aussi les vieux. Que Dieu les maintienne longtemps en honneur, mieux encore que jusqu'à présent ! Nous voulons nous en remettre à ce que Dieu décidera. »

Voilà, plus de 150 ans après l'époque où la tradition fait vivre Guillaume Tell, la première mention de son nom. Et encore, il faut remarquer combien ici tout est vague : ni date, ni désignation du bailli et du prince ; il n'est question ni du chapeau, ni du trajet sur le lac, ni de la mort de Gessler, ni du Grülli, etc. Tous ces détails, on les voit surgir les uns à la suite des autres ; chaque chroniqueur, dès la fin du XVe siècle jusque et y compris Jean de Muller, trouve, on ne sait où, des développements nouveaux pour parachever l'histoire traditionnelle.

En 1420, Justinger ignore Guillaume Tell ; en 1470, la ballade chante l'histoire de la pomme. Que s'était-il passé dans l'intervalle ?

Voici. Vers 1430, un moine allemand avait fait l'abrégié de la grande *Histoire danoise*, de *Saxo le grammairien*, auteur qui vivait à la fin du XII^e siècle, soit un siècle avant l'époque de Guillaume Tell. Dans l'histoire de Saxo se trouve racontée la légende suivante :

« Un certain Tokko, soldat du roi Harald, avait, à cause de son mérite, beaucoup de rivaux. Il dit une fois devant ses camarades, dans un repas, qu'il était si habile à tirer de l'arc qu'il frapperait de sa première flèche une pomme, quelque petite qu'elle fût, qui serait placée à bonne distance sur un bâton.

» Ses rivaux rapportèrent cette parole au roi qui, oubliant les services de ce guerrier, ordonna méchamment que, au lieu du bâton, ce fût sur la tête du propre fils de Tokko que l'on plaçât la pomme. Si le père ne la touchait pas du premier coup, il devait perdre la vie, en punition de sa jactance ; condition plus qu'injuste, à laquelle s'ajoutait pour le père le danger de tuer son fils.

» Tokko, contraint d'obéir à cet ordre inique, exhorte donc son enfant, tout jeune encore, à laisser, sans remuer la tête, la flèche siffler à ses oreilles et, pour diminuer sa peur, il lui fit tourner le visage. Ayant tiré de son carquois trois flè-

ches, il frappa avec la première la pomme posée sur la tête de l'enfant.

» Alors le roi lui ayant demandé pourquoi il avait sorti trois flèches, puisqu'il ne devait en décocher qu'une : « C'était, répondit-il, pour te tuer moi-même, toi qui donnes aux autres des ordres odieux, s'il m'était arrivé de manquer mon premier coup. »

Les adversaires de la tradition voient dans cette légende de Tokko l'origine de l'histoire de Guillaume Tell.

Nous pourrions suivre cet histoire, à laquelle se lie très intimement celle des événements qui sont supposés avoir eu lieu en 1307, dans les chroniques suisses, Russ, le Livre blanc, Etterlin, le Drame d'Uri, Stumpff, Suter, Tschudi, etc., mais je crains d'être long et d'ennuyer vos lecteurs. Aussi je me hâte de conclure sans conclusion. J. M.

Abran et le menistrè.

— Quinnè ballès truffès vo traidè quie, Abran !

— Oh ! vouaique, Monsu lo menistrè, ne sont pas tant mô vognaités !

— L'est dâi sottinès ?

— Perdenâ-mè, l'est dâi grisès ; mâ yein a quattro reintsès dè sottinès decouté l'adzè.

Cosse sè passâvé on deçando après midzo. Lo menistrè se promenâvè ein recordeint son predzo, quand passa proutso d'Abrañ lo martsau que trèsai sè truffès avoué on cro tot frais rasseri.

Lo lendèman matin, lo menistrè, ein allein ào predzo, ve Abrañ, onco après sè truffès.

— Mâ ! Mâ ! Abrañ, que l'ai dit, coumeint, vo travailli onna demeindze ! Ne sédè-vo pas que n'est pas bin : Lo bon Dieu a travailli chî dzo et s'est reposâ lo satièmo, et ne dèvein fère dinsè !

— Ah ! Monsu lo menistrè : Lo bon Dieu avai fini s'n'ovradzo, mâ na pas mè !

Une course à travers le café du Grand-Pont.

(Fin.)

Il n'y a plus guère aujourd'hui de ces *commis-voyageurs* qu'on rencontrait autrefois sur nos chemins, en char de côté ou à pied, la marmotte sous le bras ; ils se sont transformés en *voyageurs de commerce...* et de plaisir.

Il n'est pas de jour qu'on n'en voie au Grand-Pont. Ils sont facilement reconnaissables. Toujours vêtus avec une grande élégance et tirés à quatre épingles, on les prendrait volontiers pour des secrétaires d'ambassade, n'étant leur façon facile d'aborder les gens. La conversation ne saurait languir avec eux : ou bien elle court des heures durant, sans fin, comme les litanies de la Vierge, ou bien elle s'arrête court, dès le premier mot. Et cela commence toujours de la même façon : « Quel temps abominable ! — Oui, ma foi. — Voilà vingt-quatre heures qu'il pleut ; j'arrive de Lyon ; je suis voyageur de commerce ; je fais la place... Vous faites la place, peut-être ?... » Si l'homme vous plaît, répondez *oui*, et vous en aurez pour deux heures de récits de toutes sortes et une partie de piquet ; si l'homme vous déplaît, dites : « Non, je suis bourgeois de Lausanne », et vous le verrez, après avoir demandé